

N. IORGA

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE et le Sud-Est de l'Europe

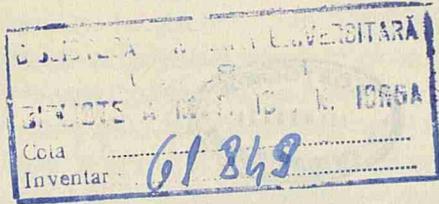
Conférence donnée à Paris à la Société
de la Révolution française (février 1933).



BUCAREST

1934.

N. IORGA



LA RÉVOLUTION FRANÇAISE et le Sud-Est de l'Europe

Conférence donnée à Paris à la Société
de la Révolution française (février 1933).



BUCAREST

1954.



LA RÉVOLUTION FRANÇAISE ET LE SUD-EST DE L'EUROPE

— Conférence donnée à Paris à la Société de la Révolution française (février 1933) —

Mesdames,
Messieurs,

Ce qu'on m'a demandé est une chose très difficile: faire entrer en une heure, limites que j'ai l'habitude de ne pas dépasser, un sujet très large qui intéresse plusieurs pays et plusieurs races. Ma tâche est d'autant plus difficile qu'il faut fixer pour la première fois les lignes de cette influence de la Révolution Française sur le Sud-Est-Européen.

Il faut tout d'abord que je donne une définition de ce Sud-Est européen, tout à fait différent de l'Est européen: Russie, Pologne, et qui ne contient pas uniquement ce qu'on appelle la Péninsule des Balcans. Pour moi comme pour quiconque connaît la géographie et la façon d'être de ces régions, cette péninsule balcanique s'arrête, sans aucun doute, au Danube. Ce n'est pas pour établir une différence entre l'état de civilisation des pays qui sont sur la rive gauche du Danube et celui des pays qui sont sur la rive droite, mais parce que, en bonne géographie, la péninsule s'arrête là. Quant au Sud-Est de l'Europe, il ne s'arrête pas là; il contient en même temps ce qui était au XVIII-e siècle les Principautés danubiennes, les deux morceaux de Roumanie qui se sont réunis ensuite pour former un seul État, et non seulement cette Moldavie et cette Valachie, mais encore une grande partie de ce qui était auparavant le royaume de Saint Étienne, la vieille Hongrie.

Donc le Sud-Est européen, d'après ma conception — et je parlerai en ce sens dans cette conférence — contient toute la péninsule des Balkans, la Turquie, ce qui est purement turc, purement ottoman, inclusivement, mais seulement d'une certaine façon, parce que des influences comme celle de la Révolution Française ne pouvaient pas entrer dans le monde ottoman tel qu'il avait été créé et tel qu'il a continué à être jusqu'au grand changement du XIX-e siècle, et, en même temps, les Principautés roumaines et la Transylvanie.

Pour faciliter la présentation d'un sujet tellement nouveau et tellement difficile à traiter en dehors même de ces limites de temps, je crois qu'il faut employer une méthode qui ne séparerait pas les nationalités. C'est-à-dire que je n'imagine pas qu'au XVIII-e siècle un Turc aurait été la même façon d'humanité qu'un Grec ou qu'entre les éléments turcs et grecs, d'un côté, et les éléments slaves représentés par les Serbes et les Bulgares il y aurait eu une similitude parfaite, ou que, entre les régions qui sont au Sud du Danube et les Principautés danubiennes il y eût eu une équivalence, ou même que la situation des Roumains de Transylvanie eût signifié la même chose que la situation des Roumains libres payant un tribut au Sultan, mais gouvernés par leurs propres princes, ayant leur armée, obéissant à des lois auxquelles ne se mêlait rien de la législation impériale des Turcs et menant une vie absolument détachée de la vie des provinces de la Turquie au XVIII-e siècle.

Entre Roumains de Valachie et de Moldavie, d'un côté, et ceux de Transylvanie, de l'autre, il y a une très grande différence et je ne pense pas à passer par dessus cette différence, très marquée, qui existait à l'époque dont je me propose de parler.

Je crois que pour étudier et pour résoudre le problème que je me propose de traiter il vaut mieux considérer les grandes classes sociales par dessus les différences de races et par dessus les limites des provinces. Ces classes doivent être présentées, considérées dans leur ensemble comme l'élément sur lequel s'exerce l'influence de la Révolution Française.

Il faut voir donc de quelle façon elle a eu prise sur les différentes classes considérées dans leur ensemble, sans tenir compte des limites nationales et des frontières de l'État et du commerce.

En seconde ligne, il faut voir les éléments que la Révolution Française pouvait employer, les facteurs dont elle disposait, les groupes humains ou les personnalités qui étaient à la disposition de ceux que l'Autriche diplomatique appelait à cette époque les jacobins ou même les „archi-jacobins”, car il y en avait un qui était considéré par l'Agence impériale de Bucarest comme étant le représentant des „archi-jacobins”, à savoir le grand marchand français Hortolan¹.

Après cela, connaissant les groupes humains et aussi les facteurs qui exercent leur influence sur ces groupes humains, on peut passer aux manifestations. Et il faut prévenir que ces manifestations n'ont pas été des révolutions spontanées, mais qu'elles n'en deviennent pas moins intéressantes lorsqu'on les poursuit dans leur développement, qui s'est étendu assez loin pendant le XIX-e siècle, jusqu'après 1830 pour les Principautés roumaines. Car il y a une influence de la Révolution Française qui passe d'une génération à l'autre et qui s'arrête, en Moldavie et Valachie, à cette époque du Règlement Organique, et, si on veut, même en 1848 seulement, quand il y a eu une révolution d'un sérieux discutable, mais ayant eu tout de même une influence sur le développement du pays.

¹ J. Nistor, dans la collection Hurmuzaki, XVIII, pp. 710, 713, no. DCXV; p. 739, no. DCXLVI; p. 751, no. DCLXV. — Le nombre des sujets français à Bucarest était extrêmement restreint: en 1798, „deux citoyens français, deux Arméniens barataires, plusieurs Zantiotes et Corfiotes et des étrangers amis” (Odobescu, *ibid.*, Suppl. I¹, p. 481). A Jassy un Lefèvre et son fils, *ibid.*, p. 490, no. CXIV. Quelques Cisalpins, *ibid.*, p. 561.

En seconde ligne il faut voir les éléments de la Révolution française, pour ainsi dire, les facteurs dont elle dispose. Les groupes humains ou les personnalités qui étaient à la disposition de ceux que l'Autriche, l'Allemagne, l'Espagne, l'Italie, les Jacobins ou même les "aristocrates" ont considérés par l'Agence impériale de la France. Ces groupes étaient le représentant des "aristocrates" à savoir le grand marchand français, l'industriel, le grand financier. Après cela, comment les groupes humains et aussi les facteurs qui exercent leur influence sur ces groupes humains.

I.

Je commence par les groupes, et je partirai de la classe paysanne.

La classe paysanne dans les pays roumains et dans la péninsule balcanique, dans la Transylvanie aussi, représente un état de vie économique qui n'est pas inférieur à la vie économique habituelle, normale en Occident, et cela explique pourquoi les révolutionnaires ne se sont jamais adressés avec des résultats appréciables à ces masses rurales.

Ces masses n'ont rien demandé, elles n'ont rien espéré, et, lorsqu'il y a eu des mouvements, ces mouvements ont été déterminés par des motifs tout à fait différents de ceux qui ont mis en mouvement les facteurs de la Révolution Française.

La Révolution serbe, dont je parlerai bientôt, révolution paysanne, et la révolution qui lui correspond pour la Valachie en 1821, — pour les Serbes l'année 1804 est celle où commence la lutte —, a amené l'établissement d'un État; la révolution valaque de 1821 n'est pas restée sans influence sur l'histoire des Roumains au XIX-e siècle, mais tout cela n'apparaît lié que d'une façon très lointaine, très vague et très discutable avec les idées de la Révolution Française.

Ce phénomène s'explique, d'abord, par le fait que dans la péninsule des Balkans, dans les provinces qui étaient soumises à l'autorité du Sultan, où il avait établi ses soldats, ses spahis, depuis quelque temps aussi ses janissaires, ainsi que ses administrateurs de tous grades et de toute importance, le paysan est resté maître de sa terre, il est demeuré libre; il n'y a pas eu de servage dans l'Empire Ottoman, et c'est la raison pour laquelle ce régime étranger a été supporté.

Il y a eu bien, dans cet Empire, des mouvements auxquels des paysans aussi ont participé, mais ces mouvements étaient ou bien provoqués par la convoitise des grands États chrétiens voisins de la Turquie, donc par des agissements provenant de l'étranger, ou bien par un sentiment religieux, par cette opposition fondamentale et irrémédiable qui a existé entre les populations chrétiennes du Sud-Est de l'Europe et la domination par un Sultan qui était sans doute un empereur, continuateur de l'empereur de Byzance et par conséquent aussi des empereurs romains, mais qui appartenait à une autre religion, et entre les deux religions il y avait un antagonisme par dessus lequel on ne pouvait pas passer.

En ce qui concerne la situation des paysans roumains dans les Principautés, elle était différente, pas aussi bonne que celle de leurs voisins dans les provinces dominées par le Sultan. On s'explique très facilement cette infériorité par le fait que dans les provinces soumises directement au Sultan on payait au maître qui était le Turc, le spahi établi dans le village, et c'était tout, car il n'y a plus eu une aristocratie et un maître indigènes, tandis que, de l'autre côté du Danube, chez les Roumains des Principautés, on payait d'abord ce qu'on devait donner comme tribut, comme présent au Sultan, envoyant cette dette annuelle, par les princes qui gouvernaient en première ligne, pour satisfaire le devoir envers l'Empire; puis il y avait le noble, le propriétaire des terres, le boïar, et, envers ce noble une seconde série de devoirs; il y avait enfin le prince, de Valachie ou de Moldavie, qui représentait devant ses sujets ce qu'avait été jadis le dominateur impérial de l'Orient européen: un grand luxe, un prestige artificiel, et toutes les dépenses qui sont fatalement liées avec le luxe et avec cette pompe artificielle demandaient une troisième contribution de la part du paysan.

Mais il faut observer aussi que ce paysan auquel on demandait tant pour trois maîtres différents, le Sultan, le boïar et le prince, ce paysan vivait sur une terre très large, très riche, et que l'administration avait un caractère plutôt indéterminé.

Il n'y avait pas l'influence du fonctionnaire agissant à chaque moment sur le paysan. Celui-ci, n'ayant pas à supporter cette charge des fonctionnaires, ayant droit à toute initiative,

libre d'étendre son travail par dessus la terre même qui lui était attribuée légalement ou qui appartenait à son héritage, était peu disposé à se révolter.

Au XVIII^e siècle il y a eu, encore, l'action bienfaisante de l'Europe occidentale sur des princes tenant avant tout à leur popularité en Occident; avec quelques mentions dans un livre de Paris leur vanité était satisfaite, comme l'était aussi celle de Catherine II; ils aimaient avant tout être considérés comme des réformateurs. Comme, bien avant l'influence de la Révolution Française, il y a eu une profonde influence de la „philosophie”, dans les deux Principautés de même que du côté chrétien de Constantinople, dans ce monde du Phanar dont venaient les dominateurs des deux pays roumains, ces princes pensaient avant tout aux pauvres sujets qui pouvaient être gagnés, pour eux, contre la noblesse, et pour leur maître impérial qui était le Sultan.

Ainsi, dans cette législation des princes phanariotes il y a des mesures qui interdisent aux boïars, aux propriétaires terriens de demander au paysan plus de dix à douze jours de travail par an.

Or, je crois que le serf d'Occident aurait été extrêmement satisfait si on ne lui avait demandé que cela, et, malgré tous les efforts faits par la classe des propriétaires nobles pour obtenir plus, il y a eu, de la part des princes phanariotes, „philosophiques” et réformateurs, une continuelle opposition. On n'a jamais pu arracher plus que cela à ces prétendus tyrans étrangers qui devaient, malgré leur origine grecque, assez mêlée de roumanité, parce que par les femmes beaucoup d'entre eux étaient ou devenaient des Roumains, n'être que des dominateurs timides, très préoccupés de gagner les esprits, l'opinion publique, et toujours effrayés par n'importe quel mouvement de la part de leurs sujets. Aussitôt qu'il s'agissait de plaintes contre le prince, à Constantinople, on donnait raison au pauvre, à ce qu'on appelait le „pauvreraïa”, et jamais au maître local et à ses suppôts.

En Transylvanie, la situation est tout autre. C'est pourquoi il y a eu là un mouvement révolutionnaire, en 1784, qui part des paysans roumains, représentés par les masses qui attaquent les châteaux de la noblesse magyare, jamais les villes, et

dont les chefs finissent par être poursuivis, pris et exécutés par les soldats de l'empereur, bien qu'ils eussent cru jusqu'au bout que leur action était approuvée par Vienne et que la Cour n'emploiera jamais des mesures de contrainte contre cette jacquerie.

Il y a eu aussi, avant ce grand mouvement de 1784, une vingtaine d'années auparavant, un autre, beaucoup plus étendu. Parce que dans le mouvement de 1784 il s'agissait d'une certaine catégorie de paysans seulement, ceux qui vivaient sur la terre de l'empereur, dans la région des mines, tandis que dans le mouvement de 1760, qui avait aussi un caractère religieux (c'était l'orthodoxie qui s'opposait aux tentatives de réunion à l'Église de Rome de la Transylvanie roumaine), le territoire occupé par la révolte a été beaucoup plus grand.

Donc en Transylvanie il y a eu deux révoltes de paysans, alors que dans les Principautés il n'y en a eu, jusqu'en 1821, aucune.

La première révolte de paysans au-delà des Carpathes a été celle des Serbes; et elle a un caractère tout à fait différent des mouvements paysans à n'importe quelle époque dans l'Europe Centrale ou Occidentale.

Ce dont se plaignaient les Serbes révoltés c'était que le Sultan, qu'ils reconnaissaient comme empereur légitime malgré la différence de religion, envoie dans les différents districts du pays serbe des fonctionnaires qui abusent de leur pouvoir.

Ce que demandaient les révoltés de Carageorges a été donc avant tout le redressement des abus, et, pour lever le drapeau de l'insurrection,— pas contre le Sultan, mais contre ses fonctionnaires,— il a fallu plusieurs influences, dont certaines partent de très loin.

Dans la péninsule des Balkans il y a eu, en effet, toujours un sentiment de liberté et d'initiative paysanne, qui a survécu à tous les changements de domination. Là, il ne faut pas toucher au paysan. L'épiderme du rural y est beaucoup plus sensible que celui des bourgeois, et celui de la noblesse. Aussitôt qu'on passe par dessus les anciens privilèges on y a la révolte, et Byzance l'a eue plus d'une fois, comme à l'époque d'Isaac l'Ange, au commencement du XIII^e siècle. Et, sans doute, non seulement à ce moment s'y soulevèrent des groupes paysans

vivant sur la base d'une loi, d'une coutume reconnue par l'État.

Il peut arriver que son droit demande des sacrifices: le paysan y consent parce qu'ils font partie de la tradition et du privilège; aussitôt qu'on touche cependant aux deux, qu'on demande quelque chose, d'insignifiant même, par dessus ce qui est dans le passé, il ne le souffre pas, et se révolte.

Ce qu'ont fait les paysans roumains du Pinde contre Isaac l'Ange au XIII-e siècle, c'est ce qu'ont fait les paysans serbes de Carageorges contre l'administration turque, au commencement du XIX-e.

Mais, en même temps, il faut penser que Carageorges a été employé par les Autrichiens dans leur guerre contre les Turcs; il a commandé un „corps libre” et il a conservé toujours des rapports avec les Impériaux.

Ses souvenirs, ainsi que l'incitation qui venait du côté de l'Autriche, ont contribué à faire éclater ce mouvement populaire qui était uniquement paysan, parce que, comme on le verra bientôt, lorsque je parlerai des bourgeois, de la classe marchande en Serbie, à ce moment il n'y avait pas de bourgeoisie nationale, mais pour la plupart des gens de Macédoine, plus ou moins grécisés, qui remplissaient ces fonctions économiques, et, en fait d'aristocratie, il y en avait en Bosnie et en Herzégovine, mais elle était devenue musulmane, se séparant du reste de la nation. Lorsqu'on dit Serbe en 1790 ou en 1804, cela signifie toujours: paysan.

Carageorges, l'ancien sous-officier autrichien, celui qui avait conservé des attaches du côté du grand État voisin, celui-là subissait en même temps l'influence de son propre passé et l'influence de ces encouragements qui venaient d'au-delà des frontières.

Puis, il ne faut pas l'oublier, lorsque Carageorges s'est soulevé, dans une région voisine, à Vidin, il y avait eu un élan révolutionnaire, de caractère local, qui n'était pas chrétien, qui n'était pas serbe, mais tenait aux phénomènes de la dislocation de l'Empire Ottoman à la fin du XVIII-^e siècle. Il y avait eu le grand Pacha de Vidin, Pasvant-oglou, qui a entretenu aussi des rapports avec le gouvernement français. Dans l'action de Carageorges, on peut admettre aussi un encouragement qui venait du côté de ce Pacha révolté, comme beaucoup d'autres gouverneurs de provinces, contre le Sultan.

Cependant cette armée de Carageorges n'est pas une armée banale, sans un sens politique déterminé, d'un caractère tout à fait particulier. Elle s'appelait „assemblée nationale” et Carageorges était le „grand chef”, le *véliki vojđ* de cette Assemblée en marche.

Y a-t-il là-dedans quelque influence des idées de la Révolution Française? On ne saurait dire ni oui, ni non, car, d'un côté, ces assemblées populaires qui peuvent devenir une armée sont dans la tradition la plus lointaine du Sud-Est européen, et, de l'autre, il ne faut pas méconnaître non plus le caractère très compliqué, la psychologie très mélangée des chefs et des soldats de ce mouvement.

Sous l'influence de la révolte de Carageorges il y a eu ensuite l'insurrection valaque de 1821. Comme les Russes étaient intervenus après 1806, pendant leur guerre contre les Turcs, pour défendre la révolte serbe, et comme ils avaient employé sous leurs drapeaux aussi des Roumains, surtout des Roumains de l'Olténie, où il y avait un caractère guerrier qu'on ne rencontre pas au même degré dans d'autres régions roumaines, un de ces auxiliaires des Russes, devenu officier de l'armée impériale, Théodore Vladimirescu, a été témoin de l'action serbe, et il a soulevé plus tard dans le même sens ses paysans. Il a appelé lui aussi ses troupes, qui avançaient sur Bucarest, „Assemblée Nationale” et se considérait par égard à ses combattants de la même façon dont Carageorges s'était considéré à l'égard de ses Serbes. Seulement, si Carageorges n'a trouvé devant lui que les commandants des armées turques, Théodore Vladimirescu a rencontré une puissante aristocratie qu'il a dû ménager, et, au moment où celui qui avait commencé une révolution de caractère en même temps national et social est arrivé à faire une distinction entre les boïars, s'associant ceux qui lui paraissaient être les bons, on sent bien que la base même de son mouvement faillissait. Car dans ces choses-là il n'y a pas de transaction: on va à la victoire ou à la mort, mais il ne faut jamais abandonner la base première, parce que sans cela il y a une fin obscure, sinon honteuse.

Passons maintenant à la classe moyenne, aux marchands. Ces marchands sont en général des Grecs ou des grécisés.



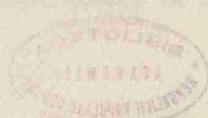
Parce qu'on ne peut pas faire de distinction entre celui qui est Grec de naissance et celui qui, Roumain, se sert de la langue grecque et vit dans un milieu grec, avec des intérêts grecs, comme aussi entre le Slave de Macédoine, qui a une autre origine que celle du Grec, mais, qui lui est nécessairement associé dans le commerce. Entre eux tous, il ne faut pas faire de distinction.

Cette classe des marchands grecs a eu une très grande influence sur l'expansion des idées révolutionnaires françaises, à cause de la dispersion, de la diaspora si large de la classe grecque qu'on trouve partout; elle est aussi à Constantinople, mais seulement à côté d'une colonie occidentale, levantine, francisée, de sorte que le Grec n'y joue pas le premier rôle.

Il a, sans doute, un très important rôle religieux. Constantinople est le siège du Patriarce, qui est une espèce de surrogat d'empereur byzantin, entouré d'une Cour, servi par des offices de caractère archaïque et entouré d'un grand prestige. Il n'a pas abandonné toute son influence sur les autres régions, non grecques, de l'orthodoxie. Mais ce n'est pas là que se forme la bourgeoisie grecque agissante. On la trouve, très active, ailleurs : à Bucarest, à Jassy, les deux capitales roumaines, on la trouve aussi en Transylvanie et même en Hongrie orientale, où dès le commencement du XVIII-e siècle, et même à la fin du XVII-e, il y a des Compagnies de commerce „grecques”, ayant un privilège de la part de l'empereur, privilège qu'elles cherchent à élargir. Ce sont des gens qui ont des relations très étendues, vivant de Kronstadt-Braşov à Tokay, ayant des rapports jusqu'à Trieste, jusqu'à Philadelphie d'Amérique, sans parler des grands centres européens de Vienne, de Paris et de Londres.

J'ai vu moi-même les restes de la correspondance de cette Compagnie grecque de Hermannstadt-Sibiiu. Dans les registres il y avait des lettres adressées aux quatre coins de l'Europe et même à des congénères qui s'étaient établis au-delà de l'Océan et qui représentaient déjà quelque chose dans la vie économique des États-Unis commençant alors leur grande activité.

Si on pense qu'aujourd'hui Kartoum en Nubie est en train de devenir, sous le rapport économique, une ville grecque, on



se rend compte combien les éléments de cette action — qui ressemble à la diffusion en petites parcelles du mercure et du radium — ont été vastes et importants.

Vienne était un grand centre grec pour tout le Sud-Est de l'Europe, mais dans ce centre l'initiative, de même que la richesse, appartenait aux Grecs. Il ne faut pas oublier que les premiers journaux grecs ont été publiés à Vienne, ces journaux contribuant à créer et à développer la conscience nationale des Grecs; c'est là qu'a été créé le „Mercure savant” grec, le „Télégraphe Hellénique”, comme c'est encore à Vienne qu'ont été publiés les premiers écrits périodiques destinés aux Slaves du Sud. C'est de là que les imprimeurs frères Poullio, des Roumains de Macédoine, envoyaient dans les Principautés des ouvrages français d'une propagande révolutionnaire si visible que „l'Histoire de la convocation et des élections aux États généraux en 1784”, l'„Histoire politique de la révolution en France”, „Lettres du Père Manuel”, „Sur la souveraineté du peuple”, „Histoire de la Belgique républicaine”, „Essai historique sur la vie de Marie-Antoinette d'Autriche”¹.

Trieste est devenue ce qu'elle a été au XVIII^e et XIX^e siècles sous les ailes de l'Aigle autrichienne par cette implantation d'une nombreuse population grecque. En 1720 ou 1730 elle n'était encore rien; après un demi-siècle, elle florissait par l'activité de ces Grecs, qui étaient aussi des intellectuels, car, il faut le dire à l'honneur de cette nation, elle a conservé de son héritage ancien une curiosité insatiable, un désir d'apprendre, et non seulement l'amour pour l'école, mais la religion de l'école de toute façon, qu'on rencontre très rarement chez des nations beaucoup plus heureuses, beaucoup plus privilégiées par le sort.

Ces Grecs étaient en général favorables à la Révolution: c'est par eux que le prince de Valachie apprit en décembre 1794 la nouvelle, prématurée, de la paix conclue, entre la République française et la Prusse¹.

En dehors de cette bourgeoisie il y a enfin une aristocratie de

¹ J. Nistor, dans la collection Hurmuzaki, XIX¹, pp. 815-816.

² *Ibid.*, p. 724, no. DCXXIX.

situation et une aristocratie intellectuelle et d'influence idéologique.

Cette aristocratie est composée de Grecs et de Roumains, et parfois il est bien difficile de fixer une différence, parce que sous le Grec il y a souvent le Roumain d'origine et, dans la même famille aristocratique, certains se rangent d'un côté, alors que d'autres préfèrent aller de l'autre.

Il n'y a pas dans les pays roumains une seule famille aristocratique dans laquelle il n'y ait un peu de sang grec, et, dans ce milieu, on se trouve parfois d'une façon tout à fait inattendue devant une parenté éloignée qui est à Constantinople ou à Athènes, car on a beaucoup, dans ce monde grec et généralement dans celui du Sud-Est européen, le sens des relations de famille. On se traite de cousin, et, lorsqu'on pense à l'origine de ce lien de parenté, on découvre qu'il vient d'une époque lointaine, du XVII^e siècle ou de plus loin, si on cherche dans sa généalogie quel mariage éloigné a pu créer cette parenté.

Ces intellectuels vivent au Phanar, mais ils vivent aussi à Bucarest, ils vivent à Jassy, ils voyagent en Europe malgré l'interdiction habituelle d'y faire passer les jeunes gens pour continuer leur études, car on craint toujours qu'ils ne soient gagnés par des idées subversives, et on obtient donc très difficilement le passeport du prince pour aller participer à une vie intellectuelle d'un caractère plus élevé.

Voici donc les éléments qui se trouvent devant la propagande révolutionnaire française.

II.

Il faut voir maintenant quels sont les facteurs dont cette propagande a pu user pour exercer une influence réelle.

En commençant par en haut, par ce monde aristocratique et intellectuel, on a les Phanariotes. Ces Phanariotes et leurs collègues, leurs parents, leurs associés roumains sont tout à fait accessibles aux nouvelles idées. J'ai recueilli dans les deux grandes correspondances que nous avons pour le moment à notre disposition, parce que la correspondance diplomatique russe n'a pas été publiée et nous n'avons que la correspondance diplomatique française et la correspondance diplomatique autrichienne, les deux de la plus grande importance¹, ces dispositions à la révolution qu'on a constatées à plusieurs reprises dans la classe dominante du Sud-Est européen.

Le représentant de l'empereur germanique à Constantinople, Herbert Rathkeal, écrivait, en 1793, qu'il faut bien se garder contre la correspondance jacobine en Turquie et envoyait au représentant de l'empereur sur le Danube „des conseils paternels en ce qui concerne cette secte des jacobins”.

On verra bientôt quelle était la qualité de ces agents, et une des raisons pour lesquelles ce sentiment révolutionnaire n'a pas pu pénétrer comme on l'aurait désiré a été dans le fait que la nouvelle France y a envoyé en grande partie des personnes très jeunes, peu expérimentées, n'ayant aucun prestige

¹ Elles se trouvent dans la magnifique collection de l'Académie Roumaine qui porte le nom de celui qui l'a commencée, Eudoxe Hurmuzaki (volumes XIX et *Supplément* I).

² *Ibid.*, p. 680, no. DLXXXIX: „väterliche Lehren in Betreff der jacobiner Secte“. Les Russes aussi cherchaient à découvrir „la correspondance jacobine en Turquie“; *ibid.*, p. 698, no. DXCIV.

et aucune initiative, et qui se trouvaient tout à coup dans un monde qui devait leur rester, jusqu'au bout, inconnu. Et, en plus, on changeait si souvent la personne et le titre même de ces agents qu'ils ne pouvaient pas s'implanter, s'enraciner, gagner la confiance des cercles de la population sur lesquels pouvait s'exercer une influence française.

Un de ces Français qui voulait être consul dans les Principautés, Cadot de Lille, écrit en 1794:

„J'ai trouvé plusieurs boïars tout à fait prononcés pour notre révolution et beaucoup qui n'en étaient pas moins partisans, mais qui n'osaient encore se prononcer hautement¹.”

Voici maintenant un des consuls français qui a fonctionné, et pendant longtemps, à Jassy et à Bucarest, Parant, qui écrit:

„La Révolution Française pour la petite portion de ceux des boïars qui savent raisonner n'est pas absolument sans charme. Ils aiment qu'on leur en parle, ils ne sauraient s'empêcher de l'approuver en partie, d'en admirer au moins les prodiges, et, avec le temps, la jeunesse surtout continuant les études auxquelles elle commence à se livrer, il n'y a point à douter que les principes français n'exercent enfin ici comme ailleurs leur douce et bienfaisante influence².”

Il est arrivé ainsi, que, en 1796, lorsque les armées françaises assiégeaient Mantoue, on se moquait à Bucarest, de la façon la plus courageuse et la plus plaisante, de l'empereur allemand battu; on disait qu'il finira par se réfugier à Bucarest faisant demander des chevaux de poste à Mehadia, sur la frontière du Banat autrichien³.

Avec cet état d'esprit on pouvait espérer quelque chose de cette aristocratie, qui était très intelligente, mais pas autant énergique. Car elle se détachait très difficilement de son assoupissement et avait devant une résolution révolutionnaire un haut-le-corps qui l'empêchait d'agir.

Venons maintenant aux agents. On aurait pu employer, et la propagande révolutionnaire s'en serait très bien trouvée,

¹ Nerva Hodoș, dans la collection Hurmuzaki, XVI, p. 587.

² *Ibid.*, p. 520.

³ Nistor, loc. cit, p. 797, no. DCCXXVI. — Le prince de Valachie Constantin Ypsilanti annonça à l'agent français la prise de Mantoue; *ibid.*, p. 819, no. DCCI.

certaines éléments grecs, qui étaient de tout premier ordre. D'abord quelqu'un, Panaioti Kodrikas, qui est resté en France, et y a eu des fonctions officielles après avoir servi les Turcs et avoir été secrétaire d'un ambassadeur turc venu en France¹; sa correspondance avec un autre Grec, Constantin Stamaty, a été publiée par Émile Legrand².

Kodrikas, ce secrétaire princier en 1792, écrivait le français d'une certaine manière³, mais il était très fier de ses connaissances en fait de langues occidentales; en tout cas, il n'était pas aussi inférieur que l'était sa façon de parler et d'écrire. Il avait des idées, et beaucoup de relations. On a signalé des rapports avec un marchand russe de Moscou arrêté à Constantinople en 1794, Manoussov, avec des Polonais, avec Kosciuszko lui-même, chef de la révolution polonaise, — les Polonais étant, dans l'intérêt de leur nationalité opprimée, parmi les agents les plus enthousiastes de la propagande révolutionnaire⁴.

¹ Voy. nos *Voyageurs orientaux en France* (extrait de la „Revue Historique du Sud-Est européen“, 1927, pp. 81 et suiv.). Il y a eu une note sur ce diplomate plus récemment dans le *Messenger d'Athènes*, année 1932.

² Voy. *Lettres de Constantin Stamaty à Panagioti Kodrikas sur la Révolution Française*, Paris 1872. Sur ces rapports, Odobescu, loc. cit., p. 451.

³ Une lettre de lui dans nos *Studii și documente*, III.

⁴ On rencontre dans les Principautés, surtout en Moldavie, à Boian, à Herța, à Dorohoiu, même à Roman, sous différents noms d'emprunt: Dambrowski, Kaminski, Denisko, Wengerski, Novak, un Grabowski, un Solkowski, etc.; J. Nistor, dans la collection Hurmuzaki, XIX¹, p. 800, no. DCCXXXII; p. 819, no. DCCLI-II; pp. 822, 824-825, no. DCCLVII; p. 826, no. DCCLIX; p. 834, no. CCLXIV; pp. 823-824, no. DCCLVI; pp. 825-826, no. DCCLXVI; p. 837 (le boïar Balș les appelle à Bucarest); p. 841, no. DCCLXX; p. 847, no. DCCLXXVIII; pp. 848-849, no. DCCLXXXI. Cf. Odobescu, *ibid.*, *Suppl. I*³, p. 456. On les croyait capables de préparer une révolte: „Man vermutet dass die herumreisenden unruhigen Köpfe in der Wallachey selbst Versuche machen und das bedruckte Landvolk wider ihre Vorgesetzten in einen Aufstand zu bringen trachten. Hiezu geben noch einige geheime Muthmassungen Anlass, weil der Herr Furst Ypsilandi die scharfsten Befehle erlassen hat, den Landmann ausser seiner schuldigen Abgaben in nichts zu verkürzen“; Nistor, loc. cit., p. 810. Aussi *ibid.*, p. 717, no. DCXX; p. 721, no. DCXXX; p. 742, no. DCLII; p. 759, nos. DCLXXXII-VIII; pp. 761-779-780, no. DCCVI; p. 795, no. DCCXXIII; p. 799, no. DCCXXIX. Voy. aussi nos *Documents Callimachi*, Préface au vol. I.

Établi en France, Kodrikas, fier de pouvoir s'intituler Athénien, deviendra capable de défendre, dans un ouvrage tout à fait remarquable par les idées aussi bien que par la forme, avec le concours d'un Choiseul-Gouffier et d'un Guys, auteurs de travaux estimés sur la Grèce, sa race et sa langue contre les assertions d'un De Pauw et d'un B. Bonamy¹.

A côté, il y avait Constantin Stamaty lui-même, qui a été consul de France, et dont on peut voir non seulement la personne seule, mais cette personne entourée de toute une famille, dans l'un des plus beaux portraits d'Ingres.

Stamaty, qui devait rédiger à Ancône les proclamations à la nation grecque qu'il espérait pouvoir soulever², a demandé, en 1795³, d'être consul de France dans les Principautés. Il connaissait bien ces pays, où son père avait vécu. C'était un esprit très entreprenant, plutôt un honnête homme, autant que les circonstances le lui permettaient.

On a profité du fait que les Turcs ont refusé d'accepter Stamaty, nommé en février 1796, disant que c'est un raïa, c'est-à-dire un sujet de l'Empire, dont on ne peut pas faire un consul⁴. Une fois Stamaty refusé, il n'y avait parmi les Grecs personne qu'on eût pu employer. On n'a pas pensé à Kodrikas et, du reste, celui-ci avait été dénoncé pour avoir eu des relations plutôt suspectes¹.

Il y avait bien quelqu'un de très important, mais celui-là poursuivait d'autres vues, des vues beaucoup plus élevées, qui ne concernaient pas seulement la nation grecque, mais tout ce monde chrétien du Sud-Est d'Europe. C'est celui dont les

¹ Ce dernier dans les „Annales de l'Académie des Inscriptions“, XXIII. Voy. les *Observations sur l'opinion de quelques hellénistes touchant le grec moderne*, Leipzig 1813. C'est un des livres les plus sensés qu'on eût écrit sur ce sujet. Du reste, Kodrikas avait fait imprimer à Vienne dès 1794 sa traduction de l'ouvrage de Fontenelle „La pluralité des mondes“.

² Nistor, loc. cit., pp. 691, no. DXIV; pp. 763-764, no. DCI; p. 726, no. DCXXXII. Avec Wengerski, professeur de latin, avec un Novak; *ibid.*, p. 722, no. DCXXVI.

³ Odobescu, loc. cit., pp. 406 et suiv., 408 et suiv., 452 et suiv., no. LXXXVIII.

⁴ Il écrivait à Dimo Stéphanopoli, le Maïnote de Corse, au curieux philologue historien et géographe Démètre Philippide, etc.

⁵ Voy. aussi Odobescu, loc. cit., pp. 464-465, no. XCV.

Grecs, il y a quelques mois, ont célébré la mémoire¹, comme ils l'ont fait pour tous les chefs du mouvement de 1821; il n'est pas arrivé à voir ce jour du soulèvement national, ayant été exécuté par ordre du Pacha de Belgrade, d'après des dénonciations venant du côté de Vienne, qui a permis son supplice: il s'agit du célèbre Rhigas².

Il y a une partie de la biographie de Rhigas qu'on ne connaît pas assez, que les Grecs, en tout cas, ne connaissent pas. Je l'ai trouvée il y a une trentaine d'années dans des vieux papiers roumains, comme étant employé dans la maison du boïar Grégoire Brâncoveanu, qui était un des aristocrates roumains les plus cultivés, les plus ambitieux, ayant une connaissance de l'ancienne Grèce en ce qu'elle a de plus essentiel et de plus élégant comme forme; on ne peut le comparer à l'état intellectuel d'aucun autre noble de cette époque¹.

Il a été employé aussi chez un autre boïar, Slătineanu et est resté en Valachie, retenu aussi par tel procès avec une personne féminine qu'il n'avait pas voulu épouser, pauvre faubourienne dont il a dû payer la vertu, jusqu'en 1796. C'est alors qu'il a quitté la Valachie pour aller à Vienne¹.

Il s'y est rendu pour publier sa Carte de l'ancienne Grèce, qui n'avait pas seulement un intérêt archéologique, car cette carte représentait les frontières du futur Empire chrétien d'Orient. Il faut bien dire, sans manquer de piété envers cette grande mémoire, que les idées de Rhigas, très connues par sa *Marseillaise hellénique*, n'ont jamais été trop précises au point de vue politique. Je crois que lui-même ne savait pas exactement à quoi il tendait. Il était, sans doute, dévoré par son amour pour la liberté, étant un précurseur du romantisme politique dans le Sud-Est de l'Europe, mais ce n'était pas un homme agissant dans une direction bien déterminée.

On s'est alors adressé à ces jeunes gens dont je parlais, em-

¹ Les pièces dans la revue *Literatură și artă română*, V, p. 25 et suiv.; reproduction dans notre revue *Cuget Clar*, 1930, pp. 451-454.

² Nistor, loc. cit., p. 720, no. DCXXIV.

³ Voy. *ibid.*, p. 789, no. DCCXVI: „ein sehr durchriebener Mann und ein grosser Freund der Franzosen“.

⁴ A cette occasion plusieurs biographies de lui ont été publiées, entre autres, une dans la revue de la Société thessalienne et une autre par M. Amantos.

ployant tour à tour dans les régions danubiennes Émile Gaudin (septembre 1795)¹, un ami de Stamaty, recommandé probablement par celui-ci, puis un Saint-Luce (avril 1796; „commissaire provisoire”)², un Parant (venu dès 1796, nommé en novembre 1797)³, les deux Flûry (1797)⁴, Carra de Saint-Cyr (même année). Et même des demandes pour être nommés dans le corps consulaire dans ces régions du Sud-Est européen ont été présentées par Dubois de St. Maurice, ancien officier hollandais, commandant de vaisseau, qui avait passé sa jeunesse à la Guadeloupe, puis journaliste, qui se vantait de connaître le turc, le grec et l'italien et d'„avoir travaillé toute sa vie dans le commerce, la littérature et la diplomatie”⁵, et par Cadot de Lille, qui avait vécu en Ukraine, appelé par un noble polonais: celui-ci avait passé en Moldavie et prétendait pouvoir donner des leçons de latin, de français, de rhétorique, de logique, d'histoire et de géographie⁶.

Avec de tels facteurs, on ne pouvait pas faire grande chose. Ceci malgré la connivence perpétuelle des princes phanariotes. Car tous ces princes, dont l'un se faisait soigner par des médecins français de Paris, ont été pour la France et même pour la Révolution Française. On n'a qu'à prendre toute la série des rapports consulaires pour s'apercevoir qu'il n'y en a pas un seul qui eût marché dans un autre direction. Constantin Ypsilanti, lorsqu'il était très jeune, s'était enfui de Bucarest pour chercher, avec son frère, en Occident une liberté dont ils ne pouvaient pas jouir sous le règne de leur père et sous l'au-

¹ Odobescu, loc. cit., p. 396 et suiv. — Un Montalve s'était présenté pour la Moldavie. Cf. aussi Nistor, loc. cit., pp. 753, 755, no. DCLXXI.

² Odobescu, loc. cit.; Nistor, loc. cit., pp. 854, 858, no. DCCLXXXIX; p. 862, no. DCCXCIV.

³ Odobescu, loc. cit., pp. 468 et suiv., 474 et suiv., 488, 500, 507 et suiv. 513 et suiv; Nistor, loc. cit., pp. 807, 810, 824, no. DCCLVI. Flûry revient aussitôt. Parant était à Jassy en 1803, où Flûry cadet fut nommé. En 1806, Parant était vice-consul à Bucarest. Voy. Oțetea, dans notre *Revue historique du Sud-Est européen*, 1932. D'après Bellanger, *Le Kéroutza*, II, p. 103, Parant aurait publié des Mémoires, chez Ledentu, en 1819.

⁴ Odobescu, loc. cit., pp. 448-449, no. LXXXIII.

⁵ *Ibid.*, p. 449, no. LXXXIV; p. 453, no. LXXXIX, pp. 466-467.

⁶ *Ibid.*, p. 436 et suiv.

torité supérieure du Sultan; un Alexandre Mourousi, un Handcherli, un Alexandre Callimachi montrent les mêmes sentiments. Il est vrai que, lorsque Bonaparte alla en Égypte, et lorsque, par représailles, on a coffré en Turquie tous les agents de la République, les deux consuls danubiens ont eu le même sort; seulement on observa à leur égard, jusqu'au moment où on a dû les envoyer à Constantinople, l'attitude la plus polie, parfois à l'encontre les ordres qui venaient de Constantinople¹.



¹ *Ibid.*, pp. 534 et suiv., 553 et suiv., 559 et suiv., 582 et suiv., 593,

fortité supérieure au Sultan, au Alexandre Mourouzi, un Han-
 debert; au Alexandre Carimachi montrant les mêmes sentiments.
 Il est vrai que lorsque Bonaparte alla en Égypte, et lorsque, par
 représailles, on a conféré en Turquie tous les agents de la Répu-
 blique, les deux courants d'adhésion ont eu le même sort; seule-
 ment on observa à leur égard, jusqu'au moment où on a dû les
 envoyer à Constantinople, l'attitude la plus polie, par suite d'un
 contre les ordres qui venaient de Constantinople, et d'un

III.

Dans ce milieu et avec ces agents quels sont les mouvements révolutionnaires eux-mêmes?

Nous avons écarté le Serbe Carageorges, nous avons écarté aussi celui qui, plus tard, a représenté, en Valachie, les mêmes tendances, la même façon d'agir et les mêmes formes révolutionnaires, Théodore Vladimirescu. Du côté des Grecs et des Slaves il ne peut y avoir rien de plus que cela, c'est-à-dire des mouvements d'opinion. Il en était autrement du côté des Roumains, et je citerai trois cas qui me paraissent montrer combien fut réelle et efficace l'influence des idées, les plus vaines même, de la Révolution Française.

En 1789, lorsque la Révolution s'est produite, il y avait dans les pays roumains une occupation autrichienne, due à la guerre entre l'Autriche et la Russie, d'un côté, et les Turcs, de l'autre.

Au cours de ce XVIII^e siècle, l'aristocratie roumaine s'était montrée souvent fidèle à ses anciennes traditions, qui allaient jusqu'à l'époque des princes glorieux du moyen-âge, et elle avait montré l'intention d'affirmer des droits nationaux. Il y avait eu des conspirations contre les princes, à partir d'environ 1760, en Moldavie, sous l'influence de franc-maçons que le gouvernement regardait avec terreur¹. Des princes ont été déposés; tel a été tué par les Turcs par suite des dénonciations de ces boïars moldaves. En Valachie aussi des grands boïars ont été enfermés, pour leurs intrigues et ils protestaient

¹ Voy. nos études sur ces relations, dans les Mémoires de l'Académie Roumaine, 1930.

jusque sur les marges des livres d'église qu'on mettait à leur disposition¹.

Il y a eu, à Bucarest comme à Jassy, des mouvements populaires; on y a sonné les cloches, contre les Grecs qui étaient les créanciers et les surveillants des princes à Constantinople; les masses populaires se sont rassemblées; le métropolite, l'archevêque du pays, a dû se mettre à la tête des révoltés. Seulement, *avant la Révolution Française il n'y a pas cette conception nette de la Nation, de la Nation qui a ses droits, par dessus lesquels aucun gouvernement ne peut passer.*

Or, après 1789 on trouve en Moldavie aussi bien qu'en Valachie ce qui y manquait jusque là.

Lorsque les Autrichiens sont entrés en Moldavie, le prince, Alexandre Ypsilanti, s'étant fait prendre par eux, en avril 1788 déjà, les boïars se sont présentés devant les conquérants, comme „les États de Moldavie” et ils ont élu un comité, qui s'est mis à la disposition du général autrichien. Ils prétendaient réorganiser le pays, gouverner à côté, et, certainement, dans leur intention, par dessus l'autorité du général et de l'agent civil, un certain baron de Metzburg, qui lui avait été donné comme conseiller. Les Russes même, qui firent bientôt eux aussi leur entrée, durent tenir compte de la volonté de cette noblesse qui reprenait conscience d'elle-même².

Lorsque les Autrichiens arrivèrent à Bucarest aussi, l'ancien agent dans la capitale valaque, Merkelius, commença par négocier avec les boïars. Mais ceux-ci ne consentirent pas à se soumettre tout simplement à l'occupation étrangère; ils négocièrent, affirmant leurs droits en tant que nationaux. Et, lorsque la paix entre les Autrichiens et les Turcs sera négociée à Sistov, en 1770-1771, voici les prétentions, d'un caractère nettement nationaliste, dans le sens révolutionnaire, et non dans le sens historique, traditionnel et organique, que présenteront les boïars de Valachie: ils veulent être considérés comme Nation et pas comme des provinces de l'Empire ottoman. Leur patrie

¹ *Ibid.*

² Nistor, loc. cit., pp. 440 et suiv., no. CCCXLVII. Plus tard le prince de Cobourg reçut l'ordre d'ignorer ces prétentions; *ibid.*, p. 528, no. CCCXXX.

³ *Ibid.*, pp. 459-460, no. CCCLVIII; pp. 471-472, 499-500, no. CCCXCV; p. 506, no. CCCXCIX.

n'est pas un pachalik ou un sandchacat; plutôt que de revenir au passé, mieux vaut être englouti par la terre comme l'ont été récemment Lisbonne et Lima.

Ils demanderont que les régions occupées par les Turcs sur la rive gauche, c'est-à-dire autour des citadelles, soient aussitôt restituées au pays; que le prince soit élu par un petit nombre d'électeurs, appartenant aux trois ordres; que le commerce soit parfaitement libre; qu'il y ait une milice nationale reconnue par le Sultan, avec lequel on n'aura que la seule relation du paiement d'un tribut, et encore ce paiement ne sera pas fait directement, mais par les représentants de la Russie, de l'Autriche et de la Prusse ensemble, comme un acte international, et pas comme un geste de sujétion. En temps de guerre il faudrait leur reconnaître une neutralité absolue, qui sera gardée par la milice nationale¹.

On distingue là-dedans quelque chose de tout à fait contemporain, de tout à fait correspondant aux conceptions qui, partant de Paris, s'imposaient à toutes les nations ayant eu quelque contact avec les facteurs de la Révolution Française.

A tel moment on a demandé aux boïars de prêter serment au prince de Cobourg, commandant les troupes autrichiennes. On leur présenta une formule de ce serment dans laquelle il n'y avait pas la Nation. Alors la jeune noblesse trouva le moyen d'introduire dans le texte roumain l'affirmation de son droit national et, retenant dans une conversation improvisée Merkelius, qui seul pouvait reconnaître le changement, ils accommodèrent la formule imposée avec les besoins de leur conscience. Ils échappèrent ainsi à un acte qui tendait à transformer le caractère constitutionnel qu'ils entendaient donner à leur pays. Ce procédé a été révélé dans ses Mémoires par un jeune Cantacuzène, Jean, qui, plus tard, pour échapper à ce qu'il jugeait être la tyrannie ottomane, s'établit en Russie², de sorte que le mouvement en perdit son chef.

¹ Ces desiderata ont été conservés par Hammer, l'historien, alors diplomate en Orient. Nous les avons publiés dans la revue *Convorbiri literare* de Bucarest, 1901, p. 112 et suiv.

² N. Bălcescu, dans le *Magazinul istoric pentru Dacia*. Les arguments présentés à l'encontre par M. Lapedatu ne m'ont pas semblé convaincants.

En même temps on a en Transylvanie, sous l'influence de la Révolution Française, tout un mouvement copié sur celui qui s'était produit en France.

Joseph II avait changé le caractère administratif de la province en 1784; il avait détruit le servage en 1785. La diète provinciale rassemblée en 1790 eut un caractère absolument révolutionnaire, et les Saxons de Transylvanie, des privilégiés, se rassemblèrent, de leur côté, dans une assemblée qui était inspirée par le même esprit et allait dans la même direction.

Au mois de mars 1791 les évêques roumains, l'orthodoxe et celui des uniates, furent contraints par leurs fidèles, qui affichaient un programme laïque, de signer un acte qui n'était pas rédigé par eux, mais par un fonctionnaire roumain de l'Empire, un certain Joseph Mehessi.

C'est la Pétition de droits des Roumains de Transylvanie, qu'on appelle ordinairement le *Supplex libellus*, titre donné, peu de temps après, par l'éditeur saxon, qui l'a publié seulement pour s'opposer à l'argumentation et rejeter les conclusions; pour lui c'était un „supplex libellus”, une requête de suppliants, tandis que pour ceux qui l'avaient rédigé il signifiait une affirmation libre de leurs droits.

Les deux évêques demandaient qu'on tienne compte, et aussitôt, de l'existence politique de toute la Nation Valaque de Transylvanie, une seule et inséparable. Le même phénomène, donc, qu'en Moldavie et qu'en Valachie.

On veut qu'elle ait le droit de „concivilité”, c'est-à-dire que ses membres soient considérés comme citoyens. Ceci dans l'intérêt du „bien public”. On voit les formules qui passent dans cette Transylvanie lointaine, venant de France.

On pense au clergé, on pense aux écoles, mais surtout on demande la parité avec les autres habitants pour l'accès aux fonctions publiques.

L'empereur Léopold II, successeur de Joseph II, envoya cette pétition à la diète de Transylvanie, où étaient représentés les privilégiés seuls; bien entendu, ces bénéficiaires ne voulurent rien entendre. Ils déclarèrent que les Roumains sont des étrangers, que tout ce qu'on peut faire pour eux c'est de reconnaître la situation légale de l'évêque uniате et d'accorder aux en-

fants deux séminaires; mais, en tout cas, on ne peut pas parler de Nation.

Si on croit que l'affaire s'arrêta là, on ne se rend pas compte de l'état d'esprit de ceux qui avaient rédigé la pétition des droits.

Les évêques furent envoyés à Vienne, espérant que ce qu'on ne peut pas gagner en Transylvanie, on l'obtiendra là, devant l'empereur. A cette même date, 1791, un mandat fut donné par le clergé uniate aussi à son chef. On passe donc par dessus les intérêts religieux et les intérêts de caste pour représenter les intérêts de la Nation seule. Cette fois il est question d'une „Assemblée Nationale roumaine”, comprenant le clergé, les militaires, les nobles, et le peuple aussi.

Comme Vienne fit la sourde oreille, elle aussi, il y eut alors une nouvelle pétition des évêques au nom des „citoyens”, en mars 1792, demandant pour eux le droit d'être élus à la diète.

La réponse, là aussi, fut que la qualité nationale ne peut pas être accordée aux Roumains, et, sous certaines suggestions, faciles à découvrir, on ne manqua pas de demander aux évêques d'avoir une attitude plus obéissante à l'égard de la diète des privilégiés.

Pour la dernière fois en juillet 1792 les chefs du double clergé roumain présentèrent une pétition, s'excusant d'avoir employé envers cette assemblée un ton qui n'était pas de mise, mais demandant tout de même „équité et justice”¹.

Tout cela est très beau, et on pourrait croire qu'entre le mouvement des Principautés et le mouvement transylvain il y a une différence tout à l'avantage de ces derniers. Il n'en est pas ainsi; et voici pourquoi.

Le mouvement transylvain a été suscité en première ligne par la Cour de Vienne, qui plus d'une fois avait employé ces nationalités l'une contre l'autre: on se rappelle ce qui est arrivé pendant la première moitié du XIX-e siècle, lorsque, pour se débarrasser de la noblesse polonaise, qui demandait la création de la Patrie, on a excité les paysans à dévaster les châteaux et à en tuer les maîtres.

¹ Voy. notre *Histoire des Roumains de Transylvanie et de Hongrie*, vol: II.

J'en ai trouvé la preuve, et elle peut servir aux historiens de la Révolution, parce qu'elle a un intérêt dépassant la situation des Roumains de Transylvanie.

On sait combien Joseph II désirait être maître absolu de toutes les nations comprises dans son Empire, en brisant tous les privilèges historiques des classes qui les avaient encore conservés.

On ne savait pas que Léopold, son successeur, l'ancien grand duc, bienfaisant, de Toscane, avait les mêmes idées, et qu'il allait plus loin que Joseph lui-même. Celui-ci imposait les réformes publiquement; Léopold a été un conspirateur contre la noblesse et un fauteur occulte de révolution. S'il n'était pas mort inopinément, étant remplacé par ce François II, qui représentait la réaction, la révolution aurait éclaté indubitablement en Hongrie. Ceci est affirmé dans un livre très instructif, les Lettres de Joseph Greppi, noble milanais, qui a passé quelques années à Paris pendant la Révolution, et, s'étant rendu ensuite à Vienne, y a été très bien accueilli. Ses lettres ont été publiées par un membre de sa famille, le comte Paul, en trois volumes, à Milan, en 1900. Le passage dont il est question se trouve au premier volume, pages 80-81, sous la date du 10 mai 1792.

Dans une conversation avec le ministre autrichien comte de Strassold, celui-ci a dit à Greppi ce qui suit:

„Aurez-vous jamais cru que le monarque défunt a disparu presque à la veille de commencer lui-même une révolution en Hongrie? Ceci aurait entraîné facilement des conséquences qui n'auraient pas été différentes de ce qui arrive en ce moment en France. Il y a des preuves de ce fait. Le nouveau souverain a pu éloigner le danger, donnant l'ordre de resserrer dans la diète prochaine la discussion à ce qui tient uniquement au couronnement. Léopold, mu par les intrigues de Hoffmann, n'avait pas accepté seulement un projet qui consistait à introduire des réformes capitales dans la constitution de la Hongrie, mais ce plan même fut envoyé en Hongrie, avec les instructions secrètes de l'employer pour créer un grand

¹ *La Rivoluzione francese nel carteggio di un conservatore italiano*. Cf. notre *Revue Historique du Sud-Est européen*, janvier-mars 1933.

parti dans la bourgeoisie et dans les campagnes. Ces instructions, rédigées par Léopold d'accord avec Hoffmann, avaient été imprimées secrètement dans l'officine cachée aux jardins du Belvédère. Dans ce document on conseillait aux bourgeois et aux paysans de demander l'abolition des nombreux abus et de certaines lois trop favorables à la classe aristocratique, devant se déclarer capables eux-mêmes d'occuper toutes les fonctions, fussent-elles ecclésiastiques, civiles ou militaires."

C'est ce que demandait le „Supplex Libellus" des Roumains.

„Une formule de serment y était également attachée et la phrase suivante mérite d'être mentionnée: „Léopold est pour tous et tous pour un seul".

„Hoffmann, au cours de son voyage en Hongrie, s'était déjà occupé de distribuer ces formulaires, contenant les demandes qui ont été déjà indiquées par moi, de même que le texte du serment.

„Aujourd'hui on veut corriger cette erreur. Hoffmann vient d'être rappelé et il aura une autre destination, bien qu'on le connaisse comme un homme dangereux. On prendra d'autres mesures pour satisfaire les bourgeois et les paysans en Hongrie, sans les exposer à une collision avec l'aristocratie."

Observez la date: mai 1792. C'est le moment où s'arrête l'activité révolutionnaire des Roumains de Transylvanie. Aussitôt que François II impose le silence, on ne parle plus d'agitation révolutionnaire.

Du côté des Roumains des Principautés cependant, l'activité, pour l'affirmation nationale et la constitution libre a continué d'une génération à l'autre, par dessus les changements et les obstacles. En 1821, lors de la révolution grecque, les nobles roumains rédigèrent des projets de constitution, surtout en Moldavie, où la Russie réussit à les écarter pour le moment; ils ont été découverts dans les mansardes du consulat de Russie à Jassy, où on les avait cachés.

Ces idées de 1822, en vertu desquelles on demandait une vie constitutionnelle suivant les principes de la Révolution Française, n'ont pas pu être détruites, et, aussitôt que la Russie, pour ses buts à elle, qui étaient bien différents de ceux vers les-

quels tendaient les Roumains, a consenti à une Constitution, celle qu'elle a appelée, d'une façon hypocrite, le „Règlement organique” — comme Louis XVIII appelait „charte octroyée” ce qui n'était qu'une imitation des Constitutions de l'Empire—, ce Règlement Organique (1834) a été, de fait, l'oeuvre des boïars de 1822. Tout ce qui est venu ensuite comme réformes, jusqu'aux énonciations révolutionnaires de 1848, répète les demandes de 1822, dont les origines se trouvent dans l'action nationale de 1790, le lendemain même de la Révolution Française.

Ce n'est pas beaucoup comme formes, mais ce qui est essentiel dans l'influence exercée par un mouvement c'est la trace que ce mouvement laisse dans les âmes.

Ces traces ont été chez nous profondes, assez profondes pour qu'un avenir national puisse y germer.



Imprimerie
„Datina Românească“
Vălenii-de-Munte
(Roumanie)

VERIFICAT
1987